

ALGÉRIE 54-62

ET POURTANT CE SILENCE
NE POUVAIT ÊTRE VIDE...

Du même auteur

aux éditions Théâtrales

ALGÉRIE 54-62 / ET POURTANT CE SILENCE NE POUVAIT
ÊTRE VIDE..., 1986
ALGÉRIE 54-62, 1991

chez d'autres éditeurs

ET POURTANT CE SILENCE NE POUVAIT ÊTRE VIDE...,
Quimperlé, éditions La Digitale, 1979 (épuisé)

ENTENDU DES SOUPIRS,
Paris, éditions Jean-Claude Lattès, 1981 (épuisé)

UN PEU DE TEMPS À L'ÉTAT PUR,
Genève, Philippe Macasdar Éditeur, 1987 (épuisé)

JEAN
MAGNAN

ALGÉRIE 54-62

ET POURTANT CE SILENCE
NE POUVAIT ÊTRE VIDE...

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE

éditions

THEATRALES

Les éditions THÉÂTRALES bénéficient d'une aide de la **SACD**

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

Remerciements à Xavier Lans pour sa contribution.



Images de couverture : Copyleft Grore Images

© 1986, 1991, 2003, éditions THÉÂTRALES
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-118-1

TABLE DES MATIÈRES

Algérie 54-62	9
Et pourtant ce silence ne pouvait être vide...	81

ALGÉRIE 54-62

«Je suis né injuste.»

Jean Magnan

PERSONNAGES

PAUL

« CORTO MALTESE »

SIRIUS

ALKASELZER

UNE FEMME *avec un chrysanthème*

DJAMILA }
ZOHRA } *petites mauresques*
SAMIA }

LE LIEUTENANT SUTTER, *la quarantaine élégante et fatiguée*

LUCETTE

L'ADJUDANT-CHEF MARCEL

VIALAR

TARTARIN (DE TARASCON)

ABD-EL-KADER, *l'émir pensif, cruel et doux*

L'HOMME POLITIQUE

La pièce a été créée à Poitiers au Centre socio-culturel de Beaulieu, le 7 février 1991, dans une mise en scène de Robert Gironès avec Yves Arnault, Delphine Boisse, Karine Bracchi, Jean-Louis Fayollet, Denis Gravereaux, Daniel Hicter, Éric Jacquet, Jean-François Lapalus, Camille Lefoll, Muriel Maureau, Yasmine Modestine, Emmanuel Schaeffer, Pascal Turmo.

*Le bruit du film en cours de guerre avec un peu d'amour, sur fond d'amour :
«From here to Eternity» (V. F. : «Tant qu'il y aura des hommes»).*
*Assise dans un angle du couloir, crasseux et plein d'ombres, qui conduit aux
toilettes, veilleuse blafarde et enfumée des entractes successifs, une femme en
noir, l'ouvreuse, avec un chrysanthème, une revue à la main.*

LA FEMME.– ... L'œil sec sous le masque
piquée comme un papillon dans le souvenir, entre les omoplates, là,
derrière la nuque, là où la balle, l'unique, la première tirée, frappa,
alors qu'il traversait la place
celui que j'aime.
De profundis clamavi ad te, domine...
Naâdine yema !

...
un jour pas comme les autres
marqué d'une pierre blanche
comme dans un cimetière d'Islam à la pleine lune.
Je le fête tous les ans.
On n'a plus de morts à aller fleurir
alors on s'offre un chrysanthème.
Novembre déjà... comme le temps passe.
Naâdine yema !

...
*Elle tient à la main une lettre bordée de noir, très usée aux pliures d'avoir,
depuis tant d'années, été relue à la même date.*

...

*Dans le couloir enfumé a paru le lieutenant Sutter, très pâle.
La femme dirige vers lui sa torche mourante.*

LA FEMME.– Où va-t-on, bel officier ? ... C'est terminé.
La dernière séance est commencée depuis longtemps.

Il la regarde.

Elle s'efface dans l'ombre de son recoin.

Il passe et disparaît.

Le bruit du film en cours s'est estompé, puis effacé.

...

PAUL.- La commémoration me fait horreur.

Sortant d'un trou d'ombre, dans l'espace nu, Paul a paru.

Il s'avance vers le public.

PAUL.- personnellement...

Personnellement, s'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais continué de me taire, et ma vie, tant bien que mal

Soit ! Plutôt mal que bien, c'est la question, plutôt mal que bien.

Il y a sûrement un moment où le partage se fait et qui fait que... un jour... c'est plutôt mal que bien...

Et même si, par célérité contagieuse, on finit par se dire – et pour lénifier le trachome – qu'au fond, le mal, le bien, vieille histoire, Caïn, Abel, Abel, Caïn, cahin, caha... ha !

quand ça fait mal, ça fait mal

trop de choses, là, nouées, en ces heures, ces jours, et restées des années en l'état...

Finalement, il ne tient pas à soi seulement qu'on parle ou qu'on se taise, pas du tout, même, pas du tout, il faut en convenir.

Déplaisante sensation !

englouti dans le lieu commun de... Bref !

on en parle... vous en parlez... parlons-en !

Rien de neuf quant à l'Histoire.

J'aurais pu me nommer Tirésias, l'aveugle... excepté que l'avenir, quant à le dire... Mais le corps a de ces intuitions qu'aucune parole ne formule... inimaginables !

ma haine de mes compatriotes sentait ce que ma bouche ne savait nommer.

Bref ! bref ! ... un jour, on s'aperçoit que l'on est pris, oui, capté, capturé, vous, le Bon Sauvage, piégé, leurré, dans une histoire qui n'est pas la vôtre. Quelque chose comme... une fiction, F majuscule, comme la folie, à côté de vous... à côté de soi très vrai, très nature, très sensible au jour le jour...

Je vous égare dans mes labyrinthes, mais cette histoire est d'un compliqué !

Bruits de foules vociférantes, loin.

Connaissez-vous le monument aux Morts d'Alger ?
L'ancien, pas le moderne, bien sûr !

Énorme caca laiteux couvert de fientes.

« Entre les bras dressés qui portent le pavois
un bout de ciel d'un bleu intense.

Avec un peu de chance
un envol de pigeons vers le sépulcre blanc
des administrateurs...

Rouge, une gerbe d'œillets fane. »

C'était la légende. Texto !... ou presque.

Il crache.

Le cœur d'Alger, comme on peut lire dans des revues consacrées à la gloire de...

À quinze ans, j'aimais ça !
C'était hier.

...

Premier novembre 54.

...

Tartarin – tel que décrit par A. Daudet, et portant ses lunettes bleues contre les ophtalmies – paraît, tirant un dromadaire qui refuse d'avancer.

TARTARIN.– Je suis en retard, n'est-ce pas ?
C'est commencé depuis longtemps ? ...

ET POURTANT CE SILENCE NE POUVAIT ÊTRE VIDE...

Avec des mots, on peut faire du silence.

M. Blanchot

à Robert Gironès
à Serge Marzolff
à La Reprise

ACTEURS

NORBERTE

LYDIA, *sa sœur cadette*

BONNES

MADAME

ODILE, *sa fille*

LEURS PATRONNES

ARGUMENT

Le 2 février 1933, au Mans, la femme et la fille d'un ancien avoué à la retraite sont assassinées par leurs deux bonnes qui leur arrachent, vivantes, les yeux.

Bonnes modèles, elles avaient vécu sept ans dans cette maison.

Au procès, la cadette des deux sœurs déclarera simplement : « On ne se parlait pas... »

LES LIEUX

Une grande maison bourgeoise de province.

Elle date du début du siècle, a deux étages, un jardinet devant et un autre derrière, avec des iris peut-être.

LA CHAMBRE DES BONNES

Elle se trouve au second étage, sous le toit : Un lit d'une place et demie, une table, deux chaises, une penderie, une malle. Dans un coin, un lavabo, très blanc, et un paravent, au tissu décoloré.

LE PALIER

Au premier étage, c'est une sorte d'antichambre sur laquelle s'ouvrent la porte des chambres de Monsieur, Madame et Mademoiselle, ainsi que celles de la salle de bains et du cabinet. L'escalier qui conduit au second est lui-même fermé par une porte, à cause du froid. Une grande et belle armoire à linge, de famille, munie d'un miroir. Un guéridon fragile, avec une pendulette en bronze doré et un pichet d'étain. Deux chaises cannées en faux bambou doré.

LE VESTIBULE

Il est éclairé par la porte d'entrée de la maison, vitre-cathédrale à mi-hauteur, protégée par une grille à volutes.

En face de la porte, l'escalier qui conduit au premier étage ; au bas de la rampe, une boule de verre taillée. À gauche, en entrant, une porte donne sur le bureau de Monsieur. Au fond, à gauche, la cuisine ; à droite, la salle à manger.

LA CUISINE

Assez vaste, ancienne mais bien aménagée. Porte vitrée donnant sur le jardinet arrière. L'autre porte donne sur le couloir du vestibule, en face de la salle à manger. La pierre à évier est majestueuse.

LA SALLE À MANGER

Vaste, au mobilier traditionnel, en merisier : table, chaises, vaisselier, dessertes, horloge et même deux tableaux : des natures mortes allégoriques, sombres. XIX^e, copies XVIII^e.

LA LINGERIE

À l'étage des bonnes. Elle n'a pas de fenêtre. C'est le contraire d'une image de Bonnard.

LA BUANDERIE

Aux enfers de la maison.

Tous ces lieux peuvent, éventuellement, être vus sous des angles différents.

La pièce a été créée à Lyon au Théâtre du VIII^e, le 26 janvier 1979, dans une mise en scène de Robert Gironès, avec Bérangère Bonvoisin, Catherine Ducarre, Monique Mélinand et Martine Vandeville.

I - LA CHAMBRE DES BONNES

C'est la nuit encore, pluvieuse doucement, et qui goutte à goutte sur le toit. Par intermittence, on entend les aboiements d'un chien dans la ville, loin, mais qui rôde peut-être, et non pas à la chaîne.

Dans la chambre, volets clos, le tic-tac d'un gros réveil.

Une horloge, celle de la préfecture (ou de la paroisse la plus proche), marque la demie d'une heure qu'on ignore.

Quelques instants plus tard, le réveil sonne.

Une main, dans le noir, presse le bouton d'arrêt.

La poire d'éclairage claque.

Drue, la lumière tombe sur le lit où sont couchées deux femmes, Norberte et Lydia, à l'étroit.

Norberte, presque aussitôt se lève.

Elle met ses chaussons, rangés au pied du lit, enfile un peignoir en madapolam bleu, ramasse le pot de chambre posé également au pied du lit, sort un instant de la chambre, revient avec le pot vide, passe derrière le paravent qui dissimule en partie le lavabo, le rince, vient le remettre à sa place.

Lydia ouvre les yeux.

LYDIA.- Mazda ! Ampoule électrique Mazda !

NORBERTE.- Tout à l'heure, en allant au marché, j'achète un abat-jour.

Norberte commence sa toilette.

/Un chignon haut, bâclé, pour se laver le cou./

LYDIA.- Les visions, Norberte...

NORBERTE.- Mon ange ?

LYDIA.- Comment cela commence ?

NORBERTE.- Soudainement. Comme les cauchemars, comme les rêves.

LYDIA.- D'où cela provient-il ?

/Le miroir./

NORBERTE.— Sœur Marie-Ursule de l'Incarnation disait : de la mer des Sargasses une des mers de la lune, il y en a beaucoup, sur la face qu'on ne voit jamais. Mais Sœur Marie-Ursule était une sottie. Moumoune prétendait...

LYDIA.— C'te vicieuse !

NORBERTE.— Qu'est-ce que t'en sais ?

LYDIA.— Parlait toujours de choses sales...

NORBERTE.— Moumoune prétendait qu'elles venaient d'un désir, du désir de quelque chose, du violent désir de quelque chose d'obscur.

/Un comédon sur le menton./

LYDIA.— Quoi ?

NORBERTE.— Rien ! Comme lorsqu'on regarde le soleil en face.

LYDIA.— Ça n'est pas une vision, ça !

...

NORBERTE.— Ça vient de l'estomac.

LYDIA.— Ah !

...

LYDIA.— Et après ?

*/L'eau est très froide.
C'est l'hiver,
ma bonne./*

NORBERTE.— Cela s'imprime dans le corps. Comme les hommes illustrés qu'on voit à la vogue, mais sur l'envers de la peau.

LYDIA.— Dans la tête ? Dans les yeux, sous les paupières ?

NORBERTE.— Partout. Mais dans le cœur, principalement. À cause que tout s'y passe.

LYDIA.— Oui, je comprends.

...

LYDIA.— Sainte-Thérèse, quand elle eut ses visions...

NORBERTE.— Sainte Thérèse d'Avila ou de l'Enfant-Jésus ?

*/Et ces sourcils pas
épilés depuis huit
jours./*

LYDIA.- D'Avila. L'autre n'avait pas de sang.

NORBERTE.- Sainte-Thérèse eut plusieurs sortes de visions. Des visions lumineuses, des visions sonores et des visions nasales. Le plus souvent, toutes se mêlaient, ce qui les rendait lourdes à supporter. Comme si elles avaient été réelles.

LYDIA.- Elles n'étaient pas réelles ?

NORBERTE.- Elles étaient plus que réelles. Plus réelles que toi et moi quand nous vivons. Du plomb dans le cœur. Lorsqu'elle eut sa vision de l'enfer..

LYDIA.- Elle l'a vu pour de vrai ?

NORBERTE.- Plus que vu ! Elle s'y trouva, s'imaginant le voir.

LYDIA.- Dedans ? Vraiment dedans ?

NORBERTE.- En plein cœur, jetée dedans, un matin, alors qu'elle faisait sa prière.

LYDIA.- Ça peut arriver à n'importe quel moment ?

NORBERTE.- D'une minute à l'autre. Sans qu'on sache pourquoi.

...

NORBERTE.- Pas l'enfer comme on se l'imagine ! Une simple ruelle, très longue et très étroite, en pente et sans lumière, où soufflait un petit vent froid, humide.

*/Devant derrière,
Derrière devant,
et au savon qui
mousse dans les
poils./*

LYDIA.- Dans quelle ville ?

NORBERTE.- Nulle part, une ruelle, qui ne ressemblait à rien qu'elle connût. Glissante, impossible de se raccrocher aux murs qui étaient lisses, couverts de caca, ses mains en étaient pleines, de geckos, d'araignées. Le sol grouillait de chats qui lui glissaient entre les jambes, qui la